

Henderon, Sir Nicholas. *The Birth of NATO*. Boulder (Col.), Westview Press, 1983, 144 p.

E. Neuman et Colette Begaux-Francotte

Volume 15, numéro 1, 1984

Les processus décisionnels en matière de commerce extérieur :
quelques éléments de réflexion à la lumière de l'expérience
québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701628ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701628ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Neuman, E. & Begaux-Francotte, C. (1984). Compte rendu de [Henderon, Sir Nicholas. *The Birth of NATO*. Boulder (Col.), Westview Press, 1983, 144 p.] *Études internationales*, 15(1), 227–228. <https://doi.org/10.7202/701628ar>

Nous avons affaire ici à de très bons articles qui, en plus, ont l'avantage d'être courts, concis et instructifs. Cet ouvrage mérite une très large diffusion et surtout doit être lu par tous ces Messieurs... planificateurs de la faim et de la malnutrition dans le tiers monde; non pas parce qu'ils ignorent les faits décrits dans cet ouvrage, mais il faudrait constamment fouetter ces consciences ivres du développement « par le haut ».

Michel HOUNDJAHOUÉ

Consultant, CIAA, Montréal

HENDERSON, Sir Nicholas. *The Birth of NATO*. Boulder (Col.), Westview Press, 1983, 144 p.

En décembre 1947, la collaboration entre les Alliés de la Seconde Guerre mondiale prit fin. Les ministres des Affaires étrangères se séparèrent sans pouvoir aboutir à un accord sur le sort de l'Allemagne et sur les conditions du traité de paix. La guerre froide commençait.

Cette monographie d'histoire diplomatique contient un compte rendu détaillé des négociations qui ont eu lieu après l'échec des négociations de paix et qui aboutirent à la signature du traité sur l'alliance de l'Atlantique Nord. Elle a eu lieu à Washington, le 4 avril 1949.

Le texte publié en 1983 a été rédigé en 1949. L'auteur était, à l'époque des événements qu'il relate, deuxième secrétaire à l'ambassade du Royaume-Uni à Washington. Il a été ultérieurement ambassadeur dans la même capitale et a fait partie du groupe de travail qui a mené les négociations et rédigé le texte du traité.

Malgré l'intérêt évident des sept partenaires de contrebalancer le pouvoir soviétique, l'accord entre eux ne s'est pas fait sans de laborieux marchandages. Le personnage qui a donné le ton a été le ministre des Affaires étrangères britannique, Ernest Bevin, secondé par son collègue canadien, Louis Saint-Laurent. Contrairement à ce qu'on peut s'imaginer aujourd'hui, les Américains n'étaient

pas parmi les partisans les plus enthousiastes et les plus inconditionnels de l'alliance.

L'ouvrage a les qualités et les défauts habituels des rapports écrits par des diplomates ou d'anciens diplomates. Évidemment, l'auteur sait de quoi il parle, ayant été mêlé de près aux délibérations sur la forme définitive du traité et l'application de ses clauses. Mais les arbres l'empêchent parfois de voir la forêt et regarde de trop près pour apprécier justement les perspectives. Le respect de la hiérarchie diplomatique le fait juger avec trop d'indulgence les grands de ce monde. Le seul vis-à-vis duquel il se permette d'être objectif et critique est l'ambassadeur français Henri Bonnet, qu'il présente comme un personnage caricatural: « il avait l'accent de Maurice Chevalier ».

Le rapport, car il s'agit d'un long rapport diplomatique publié sous forme de livre, décrit avec beaucoup de détails toutes les phases de la préparation du traité, ses origines situées entre le coup de Prague et le lancement du plan Marshall, les hésitations du Département d'État et du Sénat américain, les exigences des Français, les négociations des sept pays qui allaient former l'alliance atlantique (les États-Unis, la France, le Royaume-Uni, les trois pays du Benelux et le Canada), les problèmes soulevés par la situation spéciale de l'Italie, de la Grèce et de la Turquie. Le film des dix-huit mois de tractations fournit de nombreuses informations intéressantes. Mais l'analyse des événements et des causes est, par la force des choses, limitée. Les participants à une action ne sont pas toujours les témoins les plus objectifs, les représentants diplomatiques sont toujours partiels. Il y a une certaine naïveté à s'étonner que la contribution déterminante à la formulation du traité et au succès de cette action diplomatique ait été fournie par les États-Unis, le Royaume-Uni et le Canada. Les initiateurs étaient les représentants des pays les plus intéressés à mettre sur pied une alliance de nature à assurer l'équilibre des puissances.

Ce livre couvre la même matière que l'ouvrage publié par un diplomate canadien, Escon REID, *Time of Fear and Hope*. Les deux auteurs ne se contredisent pas: mêmes

points de vue, même formation et déformation professionnelle, ce qui n'est pas pour surprendre. Ce ne sont pas des ouvrages historiques; c'est la matière première avec laquelle les historiens rendent compte de l'évolution du monde. L'utilité de pareilles publications est incontestable.

E. NEUMAN et
Colette BEGAUX-FRANCOTTE

*Centre d'Études des pays de l'Est,
Bruxelles*

MOLNAR, Thomas. *La contre-révolution*.
Paris, la Table ronde, 1982, 240 p.

Le volume de Thomas Molnar, *La Contre-révolution*, est d'un intérêt incontestable. Il innove et ajoute à la recherche sur les mouvements révolutionnaires la dimension du rôle des contre-révolutionnaires. Son étude repose sur l'histoire et c'est à l'aide de nombreux exemples de la révolution française qu'il illustre ses hypothèses. De plus, Molnar étend très souvent son analyse aux révolutions plus récentes, comme par exemple, les révolutions chinoise et cubaine.

La thèse principale de ce volume s'articule autour de cette problématique: le succès d'une révolution reposerait autant sur l'accord implicite des contre-révolutionnaires au phénomène de la révolution que sur les luttes menées par les révolutionnaires eux-mêmes et elles-mêmes. Molnar démontre dans ce volume que les contre-révolutionnaires adopteraient en partie la vision du monde de leurs « adversaires » ou encore une attitude de culpabilité face à leur discours. Ces adhésions totales ou partielles à la doctrine révolutionnaire expliquerait la dissolution du pouvoir étatique, de l'intérieur. Molnar écrit: « cela peut sembler étrange puisque les révolutionnaires de tout temps sont convaincus que les dirigeants de la société qu'ils veulent renverser sont leurs ennemis naturels, donc des destructeurs du projet révolutionnaire, non ses annonceurs et ses propagandistes ». Il donne en exemple, au moment de la révolution française, l'appui des financiers bourgeois aux

philosophes, la protection de Malherbes (censeur officiel) à Voltaire et même l'attitude de Louis XVI qui hésite à faire tirer ses soldats sur les révolutionnaires des barricades. Pour Molnar, les contre-révolutionnaires auraient intériorisé une bonne partie du discours de leurs opposants et y adhèreraient, sinon ouvertement du moins tacitement.

L'auteur étudie aussi la doctrine révolutionnaire en elle-même. Il montre comment elle s'inspire toujours d'une société idéale, imaginaire ou utopique, identifiable à « un peuple particulier, localisable bien qu'idéalisé... L'intention première des auteurs de ces belles républiques imaginaires est de montrer qu'à remonter suffisamment loin dans l'histoire on peut trouver, proche de l'origine, un peuple droit et heureux, pour cette raison qu'« au commencement », l'homme appartenait à des communautés qui ignoraient le mal, le crime et l'exploitation ». Cette société idéalisée, d'après Molnar, sert de référence dans les luttes de transformation sociale menées par les révolutionnaires. Ils et elles y comparent leur société imparfaite et ont toutes les raisons d'attaquer le pouvoir. L'idéal politique qu'ils et elles défendent est attrayant car il engendre l'espoir d'une société meilleure.

Cependant, son analyse des révolutionnaires en tant qu'individus est sévère. Il les décrit comme une « coterie inorganisée d'hommes cultivés » absolutistes et souvent réactionnaires (il cite Voltaire en exemple) ou encore totalitaires. Le discours révolutionnaire serait donc attrayant, ses porteurs... non.

D'après Molnar, le discours révolutionnaire placerait dans une situation désastreuse en terme de comparaison, les contre-révolutionnaires. Plusieurs même en arriveraient à adapter le point de vue de leurs opposants ou encore intérioriseraient leur volonté de changement. Molnar pose la question suivante qui résume bien son analyse: « Comment le gouvernement français a-t-il réagi aux mouvements inspirés et organisés par les révolutionnaires? Gouvernement qui n'était alors absolutiste que de nom, et se composait d'amis éclairés des philosophes... qui partageaient leurs idées et participaient au même univers de discours. Peut-on demander